L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Succ. 72 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 29 JUIN.

FEUILLETON.

LES
ASSASSINS DU LIBAN,
ROMAN HISTORIQUE,
PAR HENRI AUGU.

DEUXIÈME PARTIE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

XI.

LE SULTAN KÉBER.

Le successeur de Bonaparte, que sa stature imposante et héroïque avait fait surnommer par les soldats le *Mars français*, tenait beaucoup à la représentation dans cet Orient où il fait frapper les yeux.

Il s'agissait donc que désormais les habitants du pays lui rendissent les mêmes honneurs que ceux qui étaient adressés aux pachas et cheikhs-el-Islam.

Il importait avait dédaigné cet appareil et l'avait interdit, excepté dans les cérémonies publiques; il ne se faisait accompagner ordinairement que par son aide de camp et par quelques guides. Toutefois, pour se conformer à quelque chose aux usages de pays, il avait pris à son service des faïlas, dont deux portaient, l'un, espèce de fort javelot, en demi-pique, des feuilles de palmier et sans fer, marchaient gravement aussi à ses côtés, et tenaient, l'un la bride et l'autre l'étrier, quand il montait à cheval ou quand il en descendait.

Ni cher trouva cette étiquette trop simple.

Aussi, quand il arriva sur le lieu de la fête, pour laquelle il avait choisi la vaste plaine qui s'étend entre le fleuve d'Ibrahim et le fort dit de l'Institut, et qu'il y parut dans tout l'appareil et avec toute la pompe qui peut environner un monarque d'Orient, excita-t-il parmi nos soldats la plus vive curiosité, et dans l'immense population qui s'y était rendu un aspect mêlé d'admiration.

Kéber était précédé par une double rangée de cent hussards dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et qui, frappant la terre avec leurs longs et gros bâtons, criaient en arabe :

— Vous le Sultan (Seigneur), commandant musulmans! Musulmans! prosternez vous.

Les foules se rangeaient dans un religieux silence, pour laisser la voie libre. Ceux qui étaient plus près des chameaux, des ânes et des mules en descendaient, et tous, s'inclinant et croisant les mains sur la poitrine, saluaient le général en chef de la manière orientale.

Il était suivi de l'aga des janissaires, des cheikhs du Kaire, cheikhs, oulémas, imams, moufthis, ulmas, des plus riches négociants, ainsi que de tout l'état-major de l'armée.

Cette suite était brillamment vêtue. Son costume de général en chef, qu'il avait conservé, avait pourtant pris un cachet oriental par le turban décoré d'un large panache tricolore et orné de perles. Son uniforme était couvert de broderies d'or et en magnifique contraste les coignaut les reins, auxquels était attaché un grand sabre recourbé, à la poignée étincelante de pierreries. Le manteau de soie de Damas, de couleur pourpre, qui flottait délicatement sur son dos donnait de la majesté à ce costume splendide.

Le cérémonial, qu'on eût blâmé en Europe, impressionait réellement ses musulmans, habitués aux démonstrations du despotisme, et qui ne regardaient un homme comme véritablement grand, qu'alors qu'ils sont prosternés à ses pieds.

Ils avaient en beaucoup de peine à se persuader que Bonaparte fut digne d'être le chef des Français, ou le voyant affecter une aussi grande simplicité, et ne pas exiger les hommages de la multitude. Sa petite taille et sa mine chétive étaient parfaitement point en rapport avec toutes ces qualités que ses soldats lui attribuaient et le vice-roiminent qu'il occupait.

Le général Kléber, au contraire, avec sa haute stature, ses formes athlétiques et sa figure imposante, leur parut un homme appelé au commandement, au véritable sultan, et plus il en était les honneurs du peuple, plus ce même peuple dont l'esprit était tourné par les chefs merveilleux sur les exploits des califes, se pressait à lui payer un juste tribut d'obéissance et d'admiration.

Le détachement de toutes les armes, y compris les mamelouks français, des pelotons de rédifs, des drapeaux, de la légion grecque, de la légion copte, ces dernières récemment formées, ainsi que les nègres de la 21ème demi-brigade, attendaient le général en chef dans la place de la ferme d'Ib'rahim.

L'infanterie formait les deux côtés d'un grand carré, dont l'extrémité opposée à celle par où Kléber devait arriver était occupée par l'artillerie, les dromadaires et les chameaux de drogues, de chasseurs et de bagages.

Les musiques qui séparent la plaine de la ferme étaient couronnée par d'autres troupes d'infanterie, et formaient le fond de cet immense tableau.

Kléber parut, passa en revue les différents corps, et vint se placer avec son escorte sur un lieu élevé, au milieu du carré.

Là, entouré des officiers généraux, de l'état-major général, des administrateurs de l'armée, des membres des principaux ulémas, des musulmans du Divan, au chef des yeux de foi dit en premier, qui était le chef de la police :

Reconnaissez-vous parmi nous un témoignage de ma confiance, comme une marque de l'estime dont je veux que vous soyez investi, lorsque vous voulez, je dois dormir tranquille.

Il s'adressait ensuite au président du Divan :

— Rappelez mes scènes au corps que vous savez, dit-il, qu'il est établi pour aider l'autorité de ce magistrat et de ses conseils, qu'il doit prévenir les pensées désordonnées qui portent à mal, mais qu'il n'appartient qu'aux dépositaires des lois de les punir.

Il qui au cadi, ou chef des gens de loi :

— Ministre de la justice, rendez-la impartiale entre les hommes, qui sont égaux devant la loi, et faites-moi par le juré de vos lumières, le gouvernement français, auquel vous vous êtes tous par des serments solennels.

Enfin, un long roulement de tambours ayant fait se tourner vers l'armée, à laquelle il s'adresse d'une voix forte et sonore une harangue :

— Vous, drapeaux, braves compagnons d'armes, vous avez suivi le pacte des lauriers, et tous de vous demandent en terme, tant de gloire que moi.

Il faut un moment de persévérance, vous avez à attendre et d'obtenir l'un et l'autre.

Un moment, et vous donnerez une paix ferme au monde, après avoir conquis l'honneur et vive la République! vive la France!

Ce cri fut répété avec enthousiasme. Les pyramides ou des Pharaons habassiles étaient étonnées le Sphynx, à son tour, dit une énigme à rencontre, et au Champ des Morts voient les rois embaumés de la vieille Egypte tressaillir dans leurs sarcophages de marbre.

Les troupes exécutèrent ensuite différentes évolutions qui remplirent d'étonnement et de joie les jeunes officiers turcs faits prisonniers à Aboukir, et que Kléber avait voulu faire témoins de ce spectacle extraordinaire.

Le général en Kléber donna un festin à Kléber, Kléber donna un festin à son tour, invité à la table d'honneur les cheikhs, aux ulémas et aux autres dignitaires de distinction. La fête se termina par un brillant feu d'artifice.

Cependant attendant la réponse de Sidney Smith relative à l'ouverture des conférences, le nouveau général en chef, lui, qui n'est bon encore aucun détail de son administration, consacrait le soir à ses rêves de mariage, dans la demeure de la belle Falouma, avec laquelle il s'entretenait du moment que pour se raconter les amours, Kléber s'occupait le jour, avec une grande activité, de tous les devoirs que lui imposaient les importantes et délicates fonctions de place.

Après entrevues, le général visir Youssef qui était en Syrie avec son armée de 30,000 hommes. Il était déjà à Gaza.

Dans ce temps, pour détourner l'attention des Français de cette frontière de la Syrie, et faciliter le passage du désert, Youssef envoyait un corps de 8,000 janissaires débarquer sur les côtes de la mer.

Ce corps s'empara de la tour Bogaz, qui est à l'entrée du passage. Mais le général Verdier, qui était à Damiette, attaque les janissaires et les tue d'après et de bardées, ne laissant pas moins, près de la moitié de ces 8,000 hommes furent pris ou tués. Le reste se sauva à bord des embarcations et fut recueilli par Sydney Smith, qui avait envoyé les bâtiments de transport turcs.

Cependant, dans la nuit qui suivit le combat, des bords du lac Bouhéra, on fut, dit *Kléber*, le pays des sauvages Bachi-Bouzouks qui étaient dans la bourgade de Bouhéra, comme si les ancêtres pastoures de Bélisaire avaient encore habitée.

Lorsque quelques Français eut osé s'avancer jusque dans ces parages marécageux, on vit parmi les roseaux, glisser une longue robe blanche, qui se dirigeaient le long du lac vers les ruines de la Dalia.

Le lendemain, vers, lorsque la tête de l'étrange colonne eut enfin atteint le pied du lac, dans le chemin haut d'où jusqu'à ses ruines, de nouvelles allongées et les épilletes mûrs en octobre, à la vaste de la moisson, on vit par dessus la petite digue destinée à contenir du Nil commence par des flots de l'inondation.

Le lendemain, fait par le chef de Bédouins, qui suivant l'arrière-cours, les autres successivement se ranger à ses côtés.

Il y avait bien une centaine.

Les rayons de la lune, la face pâle et les ombres, a même plus ce qu'il ont les vêtements blancs qui ressemblent, prenaient une teinte bleuâtre.

Vraiment dit des spectres, ceux des morts qui sont dans les tombes.

Ce sont les ombres des Pharaons, ceux qui sont dans les chambres, des fées qui se sont descendant, et tous, s'inclinant et croisant les mains sur la poitrine, saluant le général en chef de la manière orientale.

Il était suivi de l'aga des janissaires, des cheikhs du Kaire, cheikhs, ulémas, imams, moufthis, ulmas, des plus riches négociants, ainsi que de tout l'état-major de l'armée.

Cette suite était brillamment vêtue. Son costume de général en chef, qu'il avait conservé, avait pourtant pris un cachet oriental par le turban décoré d'un large panache tricolore et orné de perles. Son uniforme était couvert de broderies d'or et en magnifique contraste les coignaut les reins, auxquels était attaché un grand sabre recourbé, à la poignée étincelante de pierreries. Le manteau de soie de Damas, de couleur pourpre, qui flottait délicatement sur son dos donnait de la majesté à ce costume splendide.

Le cérémonial, qu'on eût blâmé en Europe, impressionait réellement ses musulmans, habitués aux démonstrations du despotisme, et qui ne regardaient un hom